

nettoyage, et je revins sur mes pas, j'éteignis toutes les lumières à l'étage, avant de rejoindre Marie au rez-de-chaussée. Je pus la rassurer et lui annoncer que nous étions seuls dans la maison, nous avons simplement oublié d'éteindre la lumière en partant.

7e 2004-2011 les
escaliers
de la
maison
à l'étage
à Marie

Marie m'attendait au bas des escaliers, elle n'avait pas allumé la lumière, elle n'avait pas refermé la porte d'entrée derrière elle. Elle me prit par la main, et me guida dans le noir au rez-de-chaussée de la maison, me fit traverser le salon où nous devinions des profils de meubles dans l'obscurité et me guida jusqu'à la chambre où j'avais dormi l'été dernier. Elle me fit entrer, elle entra à ma suite, sans allumer la lumière, et je compris alors, tandis qu'elle se jetait sur moi pour m'embrasser avec la langue, pourquoi elle avait voulu m'entraîner dans cette chambre, parce que c'était ici, dans cette chambre, que nous avions fait l'amour l'été dernier, à cet endroit précis, dans ce grand lit qu'on devinait dans la pénombre. Et les deux scènes se superposèrent alors dans mon esprit, je me trouvai à la fois dans le présent et dans le passé, dans les derniers jours d'août, quand Marie m'avait rejoint dans cette pièce, et maintenant, l'embrassant avec d'autant plus de force que cela avait été longtemps retenu, l'embrassant éperdument dans l'obscurité totale de cette chambre où l'on ne voyait rien, un volet cloué obstruant la fenêtre. Les lieux étaient les mêmes, les personnages étaient les mêmes, nos sentiments étaient les mêmes, seule la saison avait changé, l'automne s'était substitué à l'été, nous portions des manteaux à présent, alors que cet été Marie était nue sous son tee-shirt quand elle m'avait rejoint dans le lit. Et alors, toujours unis, trébuchant entre les meubles, nous divagâmes jusqu'au lit, dans les bras l'un de l'autre, dans l'obscurité complète de cette chambre, nous nous embrassions avec fougue, avec confiance, avec amour, avec détresse, je sentais sa fragilité dans mes bras, nous nous serrions éperdument l'un contre l'autre, égalisant nos âmes, unissant nos vies, comme deux mois plus tôt nous nous étreignions dans ce lit, pour apaiser nos tensions, pour libérer les angoisses qui nous tenaillaient, les dissoudre, les faire disparaître, nous nous passions les mains sur le visage, nous nous consolions, Marie m'avait pris la tête entre les mains, et elle m'embrassait avec une intensité dont elle n'avait jamais fait preuve, je sentais sa langue dans la bouche, sa langue douce, passionnée, fervente, abandonnée, d'abord fraîche, et, à mesure, légèrement salée, Marie qui pleurait dans mes bras, je ne voyais pas son visage dans le noir, je ne le sus pas avec les yeux qu'elle pleurait, je le sus avec la langue, je sentais ses larmes dans ma bouche, j'en éprouvais le goût, les humeurs onctueuses qui s'assimilaient à nos baisers. Ne pleure pas, lui disais-je à voix basse en lui caressant les cheveux, ne pleure pas, Marie, et elle faisait non de la tête, elle me disait qu'elle ne pleurait pas, qu'elle était tellement heureuse, et elle pleurait de plus belle, elle m'embrassait toujours, renflant légèrement, et happant ses larmes avec sa langue, pour les mêler à nos salives unies, sans cesser de m'embrasser, ouvrant à peine la bouche, pour me dire, me murmurer, dans un souffle, dans l'étreinte, dans les baisers eux-mêmes, avec une sorte d'étonnement : « Mais, tu m'aimes, alors. »

m'entraîne
à la
suite
de la
maison
silencieuse
Elle
me guidait
par la
main
dans le
noir,
ne
p. b
traverser
le noir

clair
noir
et habillés
en blanc
sur ce
vieux lit
qui
était
là

bruit des
cloisons
je ne
vois
pas
le lit
le bruit
des
bouteilles
ou tout
était
dans
et pleurait
et se
ligés ici
à l'heure

ouï la bouche par le dire

26 juin 2011

Nous nous penchions un chemin
de la salle par rapport au lit, bruit des cloisons, le bruit de la
belle, et nous nous caissions l'un sur le lit. Et
dans
à l'heure est venue, à ce stade passionné